



Le cœur et l'envol

La vocation de Glicerio

Marcelo Benítez

 COLECCIÓN
materiales

Le cœur et l'envol. La vocation de Glicerio
Auteur: Marcelo Benítez



Publicaciones ICCE
(Instituto Calasanz de Ciencias de la Educación)
Conde de Vilches, 4 - 28028 Madrid
www.icce.es

Responsable de l'équipe de traducteurs: P. José Pascual Burgués
publicaciones@scolopi.net

Copyright – Tous droits réservés.

La reproduction, la publication et la distribution, totale ou partielle, de tout le matériel original contenu dans ce livre, sont expressément interdites en l'absence d'autorisation écrite.

Pour toute information ultérieure contacter : www.icce.es

Indice

La bague	5
Un jeune homme devant le miroir	9
Ferveur débordante	13
Voici ma place	17
Permission d'aller au ciel	21
Du Christ comme Glicerio	27

*Pour les Glicerio d'hier et d'aujourd'hui,
qui livrent les prémices de leur vie
au Christ dans les Écoles Pies.*

La bague

Le garçon courut avec enthousiasme à travers le jardin. Il continuait à regarder de côté la bague en or qui brillait sur son annulaire. Il se réfugia dans son coin préféré, là jaillissait une fontaine, et il resta à contempler le petit et précieux bijou. Pendant ce temps, il se souvenait de la conversation qu'il avait eue. Cela s'était passé dans la pièce principale de l'immense maison qu'il occupait avec ses parents et ses frères. Ils vivaient dans le plus beau quartier de Milan.

- C'est un héritage de notre famille, lui dit son père. Elle ne te va toujours pas si bien, mais ta main va bientôt grandir. Quand tu y penseras le moins, tu pourras la donner à celle à qui tu offriras ton amour et ta vie. L'annulaire se connecte directement au cœur. Celui-ci t'indiquera la dame à qui cette bague et ta vie sont destinées, mon Glicerio.

- Ce n'est donc pas pour moi, dit le garçon, l'interrogeant dans les yeux.

- Nous sommes faits pour nous donner, pas pour thésauriser, mon fils. Il est inutile d'avoir si ce n'est pour donner à ceux que nous aimons. Lorsque ton cœur aura une propriétaire, tu lui donneras non seulement l'anneau, mais toute ta vie. Tu devras bien choisir. Elle doit être la meilleure femme que tu puisses trouver. Un Landriani ne peut pas se contenter de moins.

Maintenant, à côté de la fontaine, dans son coin secret, il passa en revue tout ce que son père lui avait dit.

- Je dois choisir la meilleure, déclara-t-il. À celle à qui je donnerai ma bague, je donnerai mon cœur.

Deux ans s'étaient écoulés depuis cette conversation, son père bien-aimé était mort, et la bague en or qu'il aimait tant attirait de nouveau son regard et lui produisait des sentiments nouveaux. Elle n'était plus flottante, il l'ajustait même un peu. En la contemplant, Glicerio se sentit aussi grand et important que son père l'avait été. Il percevait aussi un certain poids, celui de bien choisir à qui la donner. Il pensait aux filles qu'il connaissait, celles proches de la famille, qu'il voyait lors des fêtes et des promenades. Laquelle serait la bonne ? Son sort semblait dépendre de cette décision.

Comme toujours quand il se voyait en difficulté, il cherchait le calme dans la chapelle silencieuse dédiée à la Vierge de Lorette. Là, il s'échappait toujours avec François, fidèle compagnon de toutes ses aventures. Cette fois, il était seul. Il alluma une bougie à la Vierge et s'agenouilla devant l'image bien-aimée.

- Sainte Vierge, tu m'écoutes toujours et tu m'aides dans tous mes besoins et tu me sors de tous les ennuis. Je te demande de me montrer à qui je dois donner ma bague et mon cœur. Montre-moi de qui je vais être. Qu'elle soit, comme l'a dit mon père, la meilleure dame pour laquelle vivre et se battre...

Les images des livres qu'il lisait et appréciait depuis l'enfance étaient encombrées dans son esprit : nobles chevaliers au service de l'honneur des dames encore plus nobles ; actions glorieuses, aventures, luttes et honneur ; grandeurs et prix, richesses et palais courtois; chants, danses, exploits qui enflammaient son âme.

D'autres images et histoires sont également apparues : son parent maternel, saint Charles Borromée, un grand archevêque qui a servi les sinistrés et réformé les coutumes de la ville et de toute la région, combattant les vices et gagnant des âmes pour le Christ ; l'autre grand pasteur milanais, dont il portait le nom, saint Glicerio ; saint Ambroise qui, par sa prédication enflammée, toucha le cœur de saint Augustin...

Finalement, il a réfléchi, enchanté, à l'image de l'humble saint Joseph, chaste époux et gardien de la Vierge Marie. Combien il a dû traverser pour prendre soin du Seigneur et de sa Mère ! Il se souvenait aussi d'un autre saint préféré, celui de l'aigle, saint Jean l'Évangéliste. Le plus jeune des apôtres et le plus proche du Seigneur. Celui qui a reçu sa Mère au pied de la croix. Et surtout, celui qui partageait le même mode de vie virginal que le Christ et Marie ont mené.

Revenant, soudain, de la rêverie, il vit sa petite bougie déjà presque toute consumée. Il leva les yeux vers ceux de Notre-Dame et sentit dans son cœur une impulsion qu'il ne pouvait retenir. Il enleva l'anneau de sa main et le laissa caché dans une petite fente; juste là, entre le corps de la Vierge et celui de son Divin Fils. De son âme, accompagnant le geste, jaillit la prière.

-Il n'y a pas de dame plus belle ou plus noble que toi. Je ne vais plus en chercher une autre. Si tu acceptes mon don, Bonne Dame, mon cœur sera à toi, et toute ma vie sera pour te servir, pour la gloire de ton Fils et de mon Seigneur.

Un jeune homme devant le miroir

- Cette coupe de cheveux ne me convient pas comme je m'y attendais. Mes cheveux ne durent jamais coiffés comme je l'aime et mon nez est devenu trop grand, se disait Glicerio, se préparant à sortir.

Au moins, ses nouveaux vêtements en soie étaient ajustés de manière appropriée. Ça lui allait vraiment très bien. Sa taille et sa bonne corpulence se démarquaient. Cela lui avait coûté assez cher. Il avait bien investi les premiers profits obtenus du titre d'abbé commendataire dont il avait hérité. Bien sûr, il n'était pas moine. Dans sa famille, ils étaient les héritiers légitimes d'une ancienne abbaye, déjà sans moines, et avec d'excellentes terres qui donnaient de bonnes récoltes et de meilleurs profits. En plus des rentes, il avait reçu le titre honorifique d'abbé.

« M. l'Abbé. » Il aimait que François l'appelât comme ça. Il était maintenant son principal assistant. Ils ne se traitaient plus avec la même familiarité qu'ils avaient quand ils étaient enfants. Les autres serviteurs de sa résidence nouvellement ouverte à Rome lui rendaient encore plus de respect. Il aimait ça. Les Landriani volaient toujours haut et il le prouverait. Après avoir revu satisfait son reflet brillant, ses cheveux retouchés pour la énième fois, il se dirigea résolument à la rencontre du Cardinal Carlo Pio. C'était un vieil ami de la famille et il serait ravi de ses grands projets.

Après s'être fait annoncer en toute solennité, il entra facilement dans le bureau du prélat et fit une révérence étudiée. En ce moment, il a été surpris par le regard qu'il a reçu et encore plus par les mots.

- Qui êtes-vous et que faites-vous ici ? dit le vénérable vieil homme fermement et avec acrimonie.

Peut-être que le bon vieil homme a perdu sa tête ? se demanda Glicerio avec une inquiétude croissante. Il rassemble des forces et continue.

- Comment demandez-vous qui suis-je, Votre Éminence ? Je suis Glicerio Landriani, neveu du Cardinal Federico Borromeo. Je suis venu à Milan après avoir étudié à Bologne. J'ai des projets dont je veux parler et pour lesquels je compte sur vous. C'était anticipé par lettre de mon oncle, l'archevêque de Milan.

- Je ne vous connais pas, répondit-il brusquement, loin de sa gentillesse habituelle.

- Bien sûr, vous me connaissez. Vous sentez-vous mal, est-ce une blague ou...?

- Je ne me souviens pas de vous, comme je vous l'ai clairement déjà dit. Le Glicerio que je connais est un jeune homme très différent de celui qui est devant moi maintenant. C'est un garçon simple et dévoué, désireux de servir le Christ. Il a du zèle pour le bien des âmes. Par amour d'elles, il étudie. Pour elles, il prie assidûment et fait pénitence. Il est un fidèle imitateur de son grand-oncle et grand saint de notre temps, saint Charles Borromée. Je connais bien mon bon Glicerio Landriani. Celui que je vois maintenant, avec ce costume, ces arrangements et ces modes, n'a rien à voir avec lui.

Glicerio était profondément ému. La récrimination reçue a pénétré dans les profondeurs de sa sensibilité. C'était un coup porté à son plastron et un réveil. Il a humblement reconnu la dure vérité. Il avait abandonné, presque sans s'en rendre compte, la poursuite de la sainteté. Il s'était laissé séduire par la mode et l'apparence. Il avait eu honte de son innocence et de son dévouement, ils lui semblaient déjà enfantins. Il était fier de sa position sociale et de ses perspectives d'avenir. C'était très important. Quelle folie !

Par la fenêtre ouverte sur la rue, on entendit le chant qu'une procession chantait :

*« Vanité des vanités
et tout est vanité.
Tout le monde
et autant qu'il y en a dedans,
c'est de la vanité.*

C'étaient les disciples de Philippe Neri qui faisaient un pèlerinage dans l'une des sept basiliques. Il serait bon pour lui de se joindre maintenant à la marche de ces hommes joyeux et détachés de tout. Échapper ainsi à la honte de la réprimande et à la plus grande horreur de la vérité qui la sous-tend.

À quoi bon pour l'homme de gagner le monde entier s'il perd sa propre âme ? À quoi servait tout ce qu'il avait étudié à Bologne, la meilleure université avec les professeurs les plus excellents, et ce qu'il continuait maintenant à apprendre avec les Dominicains de la Minerve, s'il ne dirigeait pas bien sa vie? Une forte clarté a eu lieu dans son âme et l'a en quelque sorte scellé pour toujours: *Deus super omnia*. Dieu au-dessus de toutes choses.

Dans les jours qui suivirent, une conviction sereine et joyeuse sur son identité mûrit. Elle ne lui était reflétée par aucun miroir, mais par la contemplation du Crucifié.

- Je sais qui je suis. Je suis Glicerio du Christ.

Ferveur débordante

Glicerio n'était pas un jeune homme de médiocrités. Quand il s'est rendu compte qu'il gaspillait les meilleures années de sa vie dans des choses dénuées de sens, il s'est donné de manière décisive et entière à chaque bonne œuvre qu'il pouvait trouver. La vanité s'est transformée en ferveur débordante. Il est passé de la vie sous les applaudissements des autres à vouloir être, consciencieusement, un fou du Christ.

Il quitta immédiatement le palais, les vêtements et la servitude. Il abandonna tout confort. Il est allé vivre avec un prêtre portugais un peu excentrique, le P. Mendez, qui avait la réputation d'être un saint. Son fidèle François Selvaggi a essayé de le suivre dans sa nouvelle maison et sa nouvelle vie.

- Je n'ai plus besoin de serviteurs. Je deviendrai un mendiant du Christ et un serviteur de ses pauvres. Je ne peux pas te tenir avec moi, François, ni te payer pour ton travail, dit-il sincèrement à son compagnon d'enfance, fils du palefrenier de son défunt père.

- C'est bien ! François répondit avec une détermination joyeuse. Je peux donc aller avec vous en tant qu'ami et être à nouveau sur un pied d'égalité, comme lorsque nous étions enfants. Nous accomplirons de meilleurs exploits pour la gloire de Dieu.

Glicerio l'embrassa et lui demanda pardon pour ce qui l'avait fait souffrir alors qu'il vivait à la merci d'un orgueil vain. Ils commencèrent immédiatement une nouvelle vie de pauvres mendiants du Christ. Ils ont ressenti une joie débordante.

P. Mendez dirigeait un groupe enthousiaste et extravagant que les deux amis ont rejoint. Dans leur maison de Rome, où ils s'étaient

installés, ils priaient longuement, parfois jusqu'à 40 heures de suite, avec de nombreuses démonstrations de dévotion frappantes et plutôt exagérées. Ils ont également cherché à secourir les femmes qui, en raison de la pauvreté ou de l'abandon, avaient été forcées de se prostituer ou risquaient sérieusement de le faire. Ils les aidaient à s'installer avec un bon emploi et à former une famille chrétienne. Ils fournissaient un soutien matériel et spirituel. Les richesses de Glicerio ont été utilisées pour subvenir aux besoins de ces nouvelles maisons et pour aider aussi les pauvres qu'ils rencontraient. Quand il n'avait plus de pièces de monnaie, il commençait à donner ce qu'il portait. Plusieurs fois en hiver, il retourna dans sa nouvelle demeure pieds nus et froids, mais toujours souriant ; heureux parce que tout avait été donné aux pauvres du Christ.

Chaque jour était une nouvelle aventure. Malades, personnes âgées, prisonniers, pèlerins, mendiants, orphelins et veuves, il en avait pour tous et il donnait à tous. Et quand il ne lui restait plus rien, il mendiait lui-même pour continuer à distribuer.

« *Si tu veux me suivre, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres.* » Ces paroles du Seigneur lui revenaient encore et encore et le poussaient toujours plus loin. Il le répète plusieurs fois dans des lettres à son oncle, le cardinal Federico Borromeo, et ajoute : « Mon cœur ne sera satisfait de rien d'autre, car je veux être un dispensateur de tout *ce que mon Seigneur m'a donné.* »

Une fois, Glicerio est allé en pèlerinage sans avertir personne, pas même François, pour ne pas être retenu. En cours de route, il donnait toutes les choses qu'il portait. Il est venu à une montagne sainte, un lieu de prière, pieds nus et portant les haillons du dernier mendiant avec qui il avait changé les vêtements.

Les ermites de l'endroit ont deviné à partir de sa manière de parler et de ses manières qu'il n'était pas ce qu'il semblait. Ils l'ont laissé passer la nuit dans un endroit isolé, après l'avoir regardé servir avec dévotion la Sainte Messe. Le troisième jour, ses amis et sa famille l'ont retrouvé, après une grande frayeur, et lui ont reproché son imprudence. Il a accepté la réprimande avec humilité. Il est devenu clair qu'il avait besoin de meilleurs conseils pour son cœur brûlant.

Une si grande âme, avec un tempérament si explosif et audacieux, qui le conduisait à des folies apparentes, avait besoin d'un guide

sage et équilibré. Comme le débordement de ferveur effrayait ses proches, le pape Paul V lui-même, ami proche de sa noble famille, dut intervenir. Le mandat du pontife à Glicerio était très clair.

- Depuis que tu étais un enfant, tu as offert ta chasteté à la Sainte Vierge, tu as récemment embrassé la sainte pauvreté avec ardeur, il est temps pour toi d'apprendre le chemin de l'obéissance.

Le pape le plaça sous la garde de P. Dominique Ruzzola de Jésus et Marie, un Carme Déchaux. Ce bon frère a su canaliser son âme sur le chemin de la perfection et ordonner ses ardeurs apostoliques. Il a utilisé la doctrine de sainte Thérèse de Jésus et de saint Jean de la Croix.

Il était certainement un meilleur guide parce qu'il le guidait comme Dieu le conduisait. Il soutenait l'action de la grâce dans son âme. Il a compris que le moteur qui conduisait Glicerio était le même que celui qui lui donnait le nord et la stabilité. Le secret de Glicerio n'était autre que son lien profond, aimant et continu avec Jésus-Christ, son Seigneur. De cet amour bien vécu, selon la foi et la raison, toutes les autres affections et sentiments pouvaient être ordonnés.

Telle était la paix qu'il trouva sous la direction de P. Dominique qu'il pensait que c'était peut-être un signe divin. Dieu voudrait-il qu'il soit un carme déchaux ? L'idéal d'appartenir à un ordre réformé, tout de Marie, de vivre dans le don à Jésus-Christ, le ferait voler au sommet. Fr. Dominique écouta attentivement la voix de Dieu qui résonnait dans le cœur de Glicerio. Il a été profondément surpris quand il lui a dit qu'il sentait qu'un autre était l'endroit qui l'attendait. Il y aurait un autre guide, cette fois le mentor définitif, qui l'attendait.

Glicerio avait appris à cette époque la valeur de la docilité lorsque le guide était droit et sage. Il se confia donc au bon jugement de celui qui lui avait fait tant de bien. Il se mit en route, avec dédain pour lui-même, vers ce qui viendrait. Avec les psaumes, il chantait une prière qui jaillissait du fond de son âme. *Montre-moi, Seigneur, tes voies, enseigne-moi tes chemins.*

Voici ma place

Il faisait encore chaud à Rome, même si c'était déjà l'automne. Après avoir accompagné les étudiants chez eux, le 29 septembre 1612, Glicerio écrivit à son oncle Federico :

« Deus super omnia Christus

Très Illustré et Très Révérend Père en Christ :

Je suis dans les Écoles Pies de Rome, où vont jusqu'à 800 enfants et jeunes, et jusqu'à présent, je n'ai enseigné que la grammaire. Et ici, je suis venu sans que je le cherche, seulement par pure obéissance aux supérieurs. Il est vrai que mon cœur le désirait beaucoup, mais il ne le manifestait pas en ne montrant de l'affection pour rien, mais en étant en tout résigné à la volonté de Dieu notre Seigneur et des supérieurs. Maintenant, je suis sûr que c'est la volonté de Dieu notre Seigneur, et j'espère que le Seigneur voudra m'utiliser pour cette œuvre qui est si importante qu'elle me remplit d'étonnement, parce que ces enfants des pauvres, qui marchent habituellement sur les places sans aucune retenue de crainte de Dieu notre Seigneur, étant la proie de toute malhonnêteté dans des paroles et des actes laids, ici, ils se retirent des loisirs et du mal, et avec l'aide divine, ils s'engagent dans des exercices, non seulement de l'esprit, mais aussi de la connaissance de la doctrine chrétienne. Ici, on leur donne du papier, des plumes, des chapelets, des doctrines chrétiennes, des livres spirituels, pour l'amour de Dieu, et des offices pour les enfants de la Vierge, afin qu'ils quittent les vanités et soient éduqués au service de Dieu ; et vous ne pouvez vraiment pas dire à quel point il est important pour ces enfants, qui n'ont pas pris la mauvaise habitude, de les prendre à l'heure au bon moment. Oh ! quelle facilité, quelle douceur ! Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ! ... »

Fr. Domingo Ruzzola avait eu raison avec son orientation et l'avait conduit aux Écoles Pies. Il était maintenant sous la tutelle de P. Joseph de Calasanz, réputé à Rome pour sa vie et son dévouement pour les petits et les pauvres. Glicerio n'était pas arrivé seul mais avait traîné avec lui son fidèle François Selvaggi, bien sûr, et quatre autres bons amis.

Les Écoles Pies, au cœur de Rome, cherchaient à éduquer dans la vie chrétienne et à permettre aux enfants du peuple d'accéder à la culture. Elles cherchaient à renouveler les coutumes corrompues du temps et à remédier aux vices et aux maux qui affaiblissaient le christianisme.

Calasanz, qui commençait à vieillir, avait reçu le cadeau qu'il avait tant demandé. Il s'attendait à ce qu'un successeur se prépare à l'avance et se mette ensuite à l'avant-garde de l'œuvre. Et ce jeune homme de 22 ans, fervent, bien préparé et mieux disposé était la réponse complète à ses supplications. De plus, il n'était pas venu seul, mais avait amené avec lui d'autres personnes qui se sont jointes avec enthousiasme à la tâche.

Glicerio valait cinq et est venu avec cinq autres. Son arrivée était un motif de célébration et Calasanz l'a toujours considérée comme un don particulier de la Bienheureuse Vierge Marie. Jusque-là, ses collaborateurs étaient plus âgés et même remarquablement âgés comme Dragonetti. Le vénérable P. Gaspar Dragonetti, un Sicilien, était arrivé dans les Écoles Pies à l'âge de 90 ans et y avait enseigné jusqu'à sa mort à 115 ans. Avec le jeune Landriani et ses amis, Dieu avait donné vie et avenir aux Écoles Pies.

Glicerio n'était pas seulement un collaborateur inconditionnel de Calasanz et un généreux bienfaiteur de son œuvre, il est devenu son meilleur disciple et son fils le plus aimé. Les deux âmes se sont retrouvées unies par la même ardeur du Saint-Esprit. Ils avaient une affinité et une familiarité qui ne venaient pas de chair ou de sang, mais de Dieu. Il suffisait qu'ils se regardent pour se comprendre. Ils se sont complétés d'une manière surprenante. Les deux plus le vieux Dragonetti étaient imparables. Ils l'ont prouvé en fondant, tous les trois, contre toute attente, des Écoles Pies à Frascati.

Glicerio trouva en Calasanz un maître de sagesse, qui savait canaliser tout le torrent de ferveur qui coulait de son noble cœur. Depuis

qu'il a décidé de rester dans les Écoles Pies sous l'obéissance de Calasanz, il n'y avait plus de bizarreries dans son jeune enthousiasme mais un dévouement quotidien, persévérant et aimant.

Calasanz a trouvé dans le Père Abbé, comme il l'appelait affectueusement, son meilleur allié dans la lutte pour conquérir le cœur des enfants et des jeunes pour le Christ. Il s'émerveillait de tout ce que sa créativité apportait pour enrichir les Écoles Pies.

C'est ainsi que du cœur déjà piariste de Glicerio ont émergé des nouveautés enracinées dans le tronc calasanzien : la prière continue des élèves par roulement pendant les cours ; l'accompagnement en rangées chez eux à la fin de la journée scolaire ; la prolongation de la tâche éducative avec la catéchèse dominicale dans les quartiers ... Glicerio a fait fleurir et porter des fruits tout ce qu'il touchait.

Il est même allé jusqu'à concevoir un plan pour former des étudiants plus âgés en tant qu'évangélistes à travers un cours de courte durée en trois ans de philosophie et de théologie. Il écrivit à son oncle : « *Car il nous semble une invention inspirée par l'Esprit Saint cette brièveté de faire ces cours pour ceux qui veulent savoir ce qui n'est nécessaire que pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.* »

C'est que Glicerio était allumé et voulait en allumer beaucoup plus. C'était un multiplicateur né. Il était destiné par Dieu à être le premier des nombreux jeunes qui trouveraient leur place à côté de Calasanz, dans les Écoles Pies, pour toujours.

Chaque nuit, quand il récoltait ce qu'il avait vécu pendant la journée, Glicerio remerciait, ému : *Comme cet endroit est formidable : la maison de Dieu, la porte du ciel!* Et le lendemain matin, quand il se réveillait, il se levait, comme tous les piaristes l'ont toujours fait, chuchotant et chantant dans son cœur :

*Comme vos demeures sont des désirables, Seigneur de l'univers !
Mon âme est consumée et aspire aux cours du Seigneur,
mon cœur et ma chair se réjouissent du Dieu vivant.
Même le moineau a trouvé une maison ;
l'hirondelle, un nid où placer ses poussins :
vos autels, Seigneur des armées, mon Roi et mon Dieu.
Heureux ceux qui vivent dans votre maison, vous louant toujours !*

Glicerio avait trouvé sa place.

Permission d'aller au ciel

Chaque 25 mars, on célèbre le oui de la Vierge Marie à sa vocation de Mère de Dieu et à l'heureux événement de l'Incarnation du Seigneur. Celui de 1617 fut un jour de grande fête dans les Ecoles Pies. Glicerio assista avec enthousiasme à la prise d'habit des premiers novices piaristes. Ils étaient quatorze ces premiers compagnons de P. Calasanz, maintenant P. Joseph de la Mère de Dieu. Ils faisaient partie de la nouvelle communauté religieuse que le pape Paul V avait établie dans l'Église.

Ils seront appelés Pauvres de la Mère de Dieu. Ils ne vivront que pour le Christ dans la chasteté, l'extrême pauvreté, l'obéissance et le dévouement aux soins des enfants. Calasanz sera leur Supérieur.

C'est tout ce que Glicerio attendait avec impatience. Ce qu'il demande avec insistance depuis longtemps. Cependant, il ne fait pas partie du groupe des initiateurs. Que s'est-il passé ? Au moment culminant, sa ferveur s'est-elle épuisée ? A-t-il diminué sa générosité ? A-t-il manqué à sa détermination ? Rien de tout cela. Il n'y a pas d'autre raison que les maudites liaisons des biens matériels, qui sont à la fois une aide et un obstacle. À tant de moments, la richesse de Glicerio avait été une grande ressource pour les Écoles Pies. Elle lui a même permis d'acheter la maison où ils étaient installés. Mais maintenant, elle était un obstacle majeur. Tant que les procédures de renonciation aux nombreux biens et titres qu'il possédait n'étaient pas achevées, et qu'elles étaient faites de la manière requise à Milan, Glicerio n'était pas libre de devenir un religieux piariste.

Calasanz, quelques jours auparavant, quand les choses se sont bloquées et que l'esprit de son fils bien-aimé déclinait, l'a réconforté autant qu'il le pouvait.

« Mon cher P. Abbé, tu verras que tu cesseras bientôt de l'être pour devenir Frère Glicerio du Christ. Tu seras un Pauvre de la Mère de Dieu dans les Écoles Pies. Qu'est-ce que c'est que d'attendre quelques jours ou quelques mois quand vous avez toute votre vie devant vous? Un petit retard et un revers, reçus de la main de Dieu, sont l'occasion d'un petit sacrifice pour des fruits plus grands et plus savoureux. Depuis des années et pour toujours, tu es l'un des nôtres. Mon âme te reconnaît comme un piariste complet. Un ange de l'enfance. C'est pourquoi, dans mon cœur, je garderai le tien. En prenant l'habit pour moi-même, dans le désir je la prendrai aussi pour vous, jusqu'à ce que bientôt je puisse moi-même vous l'imposer, comme Élie a donné son propre manteau à Élisée. »

Glicerio sourit réconforté, accepta le test et attendit.

Trois mois plus tard, le 2 juillet 1617, toutes les demandes légales résolues et libéré des charges et des fardeaux, ce qui était attendu arriva. Il était vêtu de l'habit noir, pauvre et simple des Écoles Pies. Ainsi commença le noviciat avec une grande joie et un amour ardent. Cette nuit-là, vêtu des vêtements piaristes, plus heureux qu'il ne l'avait jamais été lorsqu'il portait des costumes de soie coûteux, il s'agenouilla devant sa Bien-aimée Vierge de Lorette et dit :

« Quand j'étais juste un garçon, tu as accepté ma bague et mon cœur, Vierge bien-aimée, ma Dame. Aujourd'hui, vous me donnez quelque chose de bien meilleur que ce que je vous ai donné : être un pauvre homme à vous et me mettre au service de votre Fils, dans ses membres les plus petits et les plus nécessiteux. Accueille, Mère de grâce, ma petite offrande. Favorise et protège cette créature, pleine de péchés. Et obtiens-moi de Jésus le pardon de toutes mes fautes. Aide-moi maintenant et toujours et à l'heure de ma mort. Amen.

Voyant la bougie presque finie, il se souvint de celles qu'il avait allumées quand il était enfant et eut l'intuition que peut-être lui aussi serait bientôt consumé.

La maladie lui a rendu visite quelques mois après. Elle est venue pour rester, peu importe combien on a prié pour un rétablissement complet. Glicerio fut tenté de penser que c'était de sa faute. Il était allé trop loin dans le jeûne et les sacrifices. Il avait imprudemment mal mangé, mal dormi et s'était retrouvé sans abri. Peut-être que

c'était un peu vrai tout ça. Le don de soi, cependant, avait déjà été fait et les dés étaient jetés.

En plus de son toujours fidèle François, Calasanz lui rendait fréquemment visite. Il allait de San Pantaleo à la maison du noviciat. Il lui apportait les salutations de P. Gaspar Dragonetti. Ils riaient en se souvenant des aventures que les trois avaient partagées lorsqu'ils avaient fondé les Écoles Pies à Frascati ; comme s'ils étaient grand-père, père et fils. Calasanz, Glicerio et Dragonetti avaient insufflé de la chaleur familiale dans cette école. Ils avaient apporté l'image précieuse de la Reine des Écoles Pies qui protégeait maintenant non seulement la maison piariste mais toute la ville. Ils se souvinrent aussi du pèlerinage de Glicerio à Lorette. Là, la Vierge confirma gentiment qu'elle le voulait avec Calasanz et les dernières réserves qui obscurcissaient sa décision d'être piariste avaient été effacées. En outre, tant d'autres histoires joyeuses avec les élèves : cours et promenades, jeux, chansons et beaucoup de prières. Dans ces conversations, le désir commun que la communauté des Écoles Pies soit élevée d'une simple congrégation à un ordre religieux pour une plus grande perfection et une plus grande stabilité dans l'abandon est toujours apparue.

Calasanz et Glicerio acceptaient ce qui se passait avec leur santé qui se détériorait de plus en plus. Bien que cela ait été défavorable et que cela ait coûté si cher, cela venait de la main paternelle de Dieu béni, pour le vrai bien. Le Père céleste était si puissant que de tels maux, il tirerait sans aucun doute d'énormes bénédictions.

Lorsque la faiblesse était si aiguë qu'elle rendait le résultat prévisible, Glicerio demanda la grâce de pouvoir faire profession perpétuelle à l'avance. Calasanz obtint l'autorisation tant attendue du pape. C'était la dernière joie que Glicerio eut sur terre. Il professerait, le premier de tous, avant même le fondateur lui-même, les vœux perpétuels en tant que piariste.

C'est ainsi que le serviteur de Dieu, devant la communauté réunie, a professé être tout du Christ et de la Vierge au service des enfants pour toujours. Un acte accompli de la manière la plus solennelle, précédé d'une vie dans laquelle il avait déjà pratiqué tout ce qu'il avait promis.

Une fois les frères retirés et dans l'intimité du dialogue avec Calasanz, Glicerio a été encouragé à s'exprimer avec la plus grande franchise.

- Père Joseph, tu vois que je ne serai pas ton successeur. Mais je suis heureux d'être votre fils – et, chuchotant, il a osé ajouter avec un sourire – votre premier enfant.

Calasanz, ému, essaya de le faire taire pour qu'il ne soit pas agité ou épuisé. Mais Glicerio, déterminé comme toujours dans la transe finale, a uni ses forces et a continué.

- J'ai demandé un cadeau à la Sainte Vierge et je sais qu'elle me l'accordera. Ce n'est pas pour moi, c'est pour les Écoles Pies. C'est en fait pour toute l'Église de Dieu. Je voudrais, il rougit et baissa le regard, si le Seigneur dans sa miséricorde me le permettait, être dans la gloire à laquelle j'aspire avec la Vierge Marie.

Il leva alors les yeux qui brillaient de mille feux et continua résolument sa confiance.

- De là, répandre le même feu que Dieu a mis en moi à plus de jeunes cœurs afin qu'il n'y ait jamais de manque de ceux qui veulent être Pauvres de la Mère de Dieu dans les Écoles Pies. Ainsi, la plus grande grâce, après la foi, que j'ai reçue sur la terre sera multipliée. J'ai déjà fait mes vœux perpétuels à Dieu et à Notre-Dame pour le ciel. Et Notre-Dame est si douce qu'elle a accepté ma petite offrande ; encore une fois, pour toujours.

Calasanz ne pouvait pas répondre, à peine capable de hocher la tête et de serrer fermement la main ouverte de Glicerio. La même où se trouvait il y a tant d'années la bague bénie. Après avoir pris une profonde inspiration, il le bénit, l'embrassa sur le front et, avant de repartir, se tourna vers lui, déjà plus recomposé.

- Ne partez pas sans ma permission.

Après minuit, dans la maison de San Pantaleo, à 1 heure du matin, Calasanz encore éveillé, de son lit, entendit frapper à sa porte.

- Entrez, a-t-il dit, mais personne n'a répondu.

On frappa de nouveau comme si quelqu'un attendait de l'autre côté. Calasanz a de nouveau invité et est resté sans réponse. Mais avant que l'appel ne soit entendu pour la troisième fois, le vieux saint pensa que c'était peut-être son fils bien-aimé qui lui demandait la permission. Il répondit avec des encouragements tremblants et une voix ferme.

- Va avec Dieu, fils, tu as ma permission et ma bénédiction. Prie pour nous et pour tous ceux qui viendront occuper la place que tu laisses maintenant vide.

Et baissant la voix, il marmonna un soliloque qui devint prière :

- Tu n'es pas mon successeur mais le précurseur de beaucoup de ceux qui viendront, maintenant je le vois. Envole-toi vers le haut du ciel, Glicerio. Attends-nous là-haut, où tous nos désirs seront comblés. *Comme vos demeures sont désirables, Seigneur de l'univers ! Le moineau a trouvé une maison et l'hirondelle le nid... Heureux ceux qui y vivent, vous louant toujours !*

Bienheureux Glicerio, qui a atteint le but et la maison.

Le lendemain matin, très tôt, la nouvelle est venue de la maison du noviciat. En même temps que Calasanz répondait avec sa permission aux coups sur sa porte, le serviteur de Dieu mourait dans le Seigneur pour lequel il avait vécu. Il n'avait que 30 ans, les sept derniers donnés dans les Écoles Pies. Cela s'est passé à Rome le 15 février 1618. Il s'envole vers le ciel, pour inaugurer le chœur piariste à côté de la Vierge, avec les anges et les saints, devant Dieu.

Du Christ comme Glicerio

Deux mois après la mort de Glicerio, un autre novice piariste écrivit une lettre. Il s'appelle Santiago Vaquedano, grand compagnon et ami. Le destinataire est Fr. Domenico de Jésus et Marie, le Carme qui guida Glicerio vers les Écoles Pies. Elle se lit comme suit :

“... Glicerio était ardent dans l'étude des Saintes Écritures et dans la lecture des Saints Pères, fuyant toute autre lecture profane. J'ai reconnu en lui un don spécial de Dieu pour comprendre le sens des Écritures et des saints Docteurs, dont il se réjouissait en quelque sorte.

Il a écrit dans un livre de sa propre main les phrases de ceux-ci afin qu'il puisse les utiliser dans tous les besoins. Entre autres, il aimait beaucoup la doctrine de saint Thomas d'Aquin et celle de saint Grégoire le Pape, à tel point qu'en cette dernière maladie, qui dura cinq mois, il termina la lecture de tous les livres des Morales de saint Grégoire.

Puis il a voulu savoir de moi ce que je devais lire d'autre. Moi, qui avais l'intention de le rendre apte, comme l'enseignent les Saints Pères, à ce qui est désiré pour le sacerdoce, même si lui, se considérant très indigne, il l'avait rejeté (ce que je sais très certain), lui ai dit de lire les livres du prêtre de la cure des âmes de saint Grégoire. De même que, à cet effet, je lui avais fait lire, avant de tomber malade, le livre de la hiérarchie ecclésiastique du divin Denis. Et puis il devrait lire les livres sur la prêtrise, de saint Jean Chrysostome. Il obéit et lut intégralement les livres pastoraux de saint Grégoire ; et a écrit beaucoup de choses de sa propre main dans un livre.

Et il m'a laissé stupéfait parce que, étant si malade, cette étude sacrée n'a pas nui à sa santé, au contraire, elle l'a fait se sentir mieux, comme il l'a lui-même témoigné à plusieurs reprises. Et j'en témoigne aussi, car c'est ainsi que je l'ai observé, étant à ce

moment-là presque tous les jours avec lui. Et aussi le médecin lui avait donné une licence pour cela. Mais pendant que j'attendais qu'il recouvre la santé, j'ai alors dit à sa paternité de le forcer à commencer petit à petit à recevoir des ordres ecclésiastiques et sacrés, exerçant dans chacun d'eux pendant le temps établi dans les canons sacrés, et en attendant l'étude de la théologie sacrée. Dieu a arrangé autre chose pour lui, pour nous le prendre pour lui.

Et deux mois avant qu'il ne quitte cette vie, il a voulu que je transcrive toutes ces phrases des saints Pères les plus utiles, qui traitent de la pénitence. Ce que j'ai fait, et je les ai réduites à trois ou quatre pages, qu'il lisait tous les jours avec beaucoup de sentiments. Et plusieurs fois, il s'est mis à genoux à mes pieds avec des larmes, me remerciant pour ce bénéfice, disant que de ces phrases des Pères il avait appris la façon de faire pénitence, et que pour cela il remerciait Dieu, parce qu'avant de mourir, il lui avait permis de le savoir, et lui avait demandé de lui rendre sa santé et de lui donner la vie pour pleurer davantage ses péchés.

Je lui récitais encore quelques phrases des saints Pères sur la disposition digne à recevoir la communion spirituellement et sacramentellement avec beaucoup de fruits, dont la doctrine était imprimée dans son cœur, devenant ainsi beaucoup plus fervent quand il recevait la communion, comme je pouvais m'en rendre compte, voulant qu'on dise la messe et lui donne la communion dans la chapelle des Écoles Pies, ou dans la chapelle de la maison de Mgr Vives, où il allait, même s'il était malade.

Finalement, un mois avant sa mort, sur les conseils du médecin, il alla vivre près de Santa Maria in Via, dans une maison du noviciat des Écoles Pies, où sa mort eut lieu cette année de 1618, le 15 février, jeudi, à 7 heures du soir, après avoir reçu l'extrême onction, et ayant reçu la communion mercredi dans sa chapelle, étant hors du lit.

Il était malade depuis le 20 septembre, jour de saint Eustache, où à Milan est célébrée la fête de saint Glicerio, évêque de Milan, qui était de la maison des Landriani, dont était notre frère, lui aussi de ce nom, Glicerio Landriani. D'où l'on peut croire que ce saint l'a désiré et a voulu sa compagnie, parce que ce jour-là, il est tombé malade. Et parce que moi aussi, pécheur, je suis né dans ce monde, j'espère qu'il se souviendra d'autant plus de moi, son frère indigne, pour m'obtenir la miséricorde divine, afin que, après le cours de ma vie, il me rende digne d'aller jouir en sa compagnie de notre Amour, le Christ Jésus.

Tout cela est écrit pour obéir à sa paternité, et j'appelle Dieu comme témoin que j'ai fait de mon mieux pour dire seulement ces choses que je sais être vraies.

Que la grâce de notre Seigneur maintienne sa très révérende paternité, et je demande humblement votre bénédiction.

Depuis la maison, le 17 avril 1618.

De votre très révérende paternité humble serviteur en Christ et fils indigne

Santiago Vaquedano »

Ce portrait nous montre Glicerio comme un homme bien équilibré. Sérieusement dévoué à la vie spirituelle et à l'étude, il cherchait à grandir dans la sagesse et la sainteté. Il espérait devenir de plus en plus un coopérateur approprié de la vérité pour éduquer les enfants et les jeunes à la piété et aux lettres. Il voulait qu'ils mettent joyeusement leur vie sur la bonne voie et atteignent le bonheur éternel. Il entendait ainsi contribuer, depuis les racines, à la réforme d'un christianisme divisé, assiégé et affaibli.

Bien qu'encore très jeune, Glicerio s'est consacré à Marie pour être comme elle tout en Christ. Dans sa jeunesse, son chemin a commencé à dévier, alors il a humblement accepté d'être corrigé. Quand sa ferveur semblait déborder, il obéit à ses mentors et canalisa son existence ardente et lumineuse dans la moisson piariste, sous la paternité de Calasanz.

Sa vie brève et inspirante a depuis encouragé d'autres jeunes à suivre ses traces. Pendant qu'il vivait et après sa mort. Son bon ami François Selvaggi en est un exemple, car il a continué à mendier pour les Écoles Pies pendant de longues années jusqu'à son grand âge.

Peut-être qu'il y a un nouveau Glicerio qui lit ces pages en ce moment. Peut-être que quelqu'un d'autre veut être tout en Christ dans la chasteté, la pauvreté et l'obéissance ; détaché du monde et donné au bien des âmes ; bon ami de ses amis pour les entraîner vers le Seigneur; docile à ses mentors et capable de nobles actions. Des gens comme ça, avec une grande âme et un haut vol. Peut-être...

« Jésus et Marie gardent toujours *occupé tout le cœur de notre bien-aimé dans le Seigneur, l'abbé Glicerio* », écrivit Calasanz à son jeune fils.

Pour qui est ta vie ? Qu'est-ce qui occupe ton cœur ?

Glicerio Landriani est né à Milan le 1er mars 1588 d'Anna Visconti et Horace Landriani. Du côté de sa mère, il était un parent de saint Charles Borromée et du cardinal Frédéric Borromée. Du côté de son père, il était un descendant de saint Glicerio de Milan, les trois illustres archevêques de cette grande ville. Son oncle paternel Marsilio Landriani était nonce pontifical en France, évêque de Vigevano et légat du pape à Bologne, et son frère Fabricio Landriani était archevêque de Pavie.

Il a étudié la philosophie, le droit et la théologie à Bologne et à Rome dans le couvent de Santa Maria sopra Minerva des Pères Dominicains.

À l'âge de dix-neuf ans, il entre dans le cercle pieux du prêtre portugais Francisco Méndez, disciple de saint Jean d'Avila. Après, sous la direction du pape Paul V, il était sous la direction de P. Domenico Ruzzola, Carme déchaux, qui le dirigea vers les Écoles Pies. Il rejoint cette œuvre en 1612. Il participe à la fondation de Frascati en 1616. Le 2 juillet 1617, il prit l'habit piariste et eut comme maître des novices le bienheureux Pedro Casani.

Il s'est distingué par ses dons extraordinaires de catéchiste et par son amour de l'extrême pauvreté. Avec la licence papale, il fit profession religieuse *in articulo mortis* devant le cardinal protecteur des Écoles Pies. Il mourut au noviciat romain de Santa Maria in Via le 15 février 1618, à l'âge de près de trente ans, en odeur de sainteté.

Saint Joseph de Calasanz a présenté sa cause de béatification, dans le processus d'information de laquelle il a agi comme témoin. Elle a été interrompue à la suite des dispositions générales données par Urbain VIII concernant les causes de béatification. À la fin du XIXe siècle, elle a été reprise et en 1931, le pape Pie XI a signé le décret sur les vertus héroïques.

En faisant l'autopsie, Calasanz a eu son cœur placé dans un reliquaire, et l'a gardé pendant longtemps dans sa propre chambre. Cette relique distinguée est toujours conservée à Rome en attente de sa béatification.

